74

LE BARDE DU MÉNÉ-BRÉ.

(M. L'ABBÉ CARIS.)

—

La poésie bretonne vient de faire une perte qui sera vivement sentie par tous ceux qui s'intéressent à la culture de notre langue nationale : un des écrivains du pays de Tréguier les plus recommandables, M. l'abbé Caris, curé de Plougraz, est mort à Plestin, le 2 juin dernier, à la suite d'une longue maladie. Passionné pour le progrès de l'inspiration poétique en Basse-Bretagne, il avait pris part à la renaissance contemporaine, avec cette ardeur que ses compatriotes trégorrois poussent jusqu'à l'enthousiasme, quand une noble cause les excite. Son coup de maître, « son coup de cloche » comme il le qualifiait gaiement, avait été l'écho de l'appel patriotique fait par Brizeux *aux prêtres de Bretagne*. Il eut un grand retentissement et réveilla dans le clergé des Côtes-du-Nord l'esprit breton qui s'endormait : de toutes parts on lui écrivit ce que M. le recteur de Taulé écrivait en si pur langage à l'un des promoteurs du même mouvement dans les autres évêchés : *C'houi oc'h euz hon diorfilet ; ne welemp ket e voamp kaoz, ni dreist holl beleiñ, m'az ea hor iez koz da goll.*[1]

[1] Brizeux aurait été touché de ce loyal aveu.

Colporté d'abord manuscrit de presbytère en presbytère, l'appel de M. Caris finit par être imprimé et parut, au mois de juin 1852, dans le journal *la Bretagne* de Saint-Brieuc sous le titre : D'AR VREIZIZ DIWAR-BENN HO IEZ, — (Aux Bretons au sujet de leur langue); puis il fut réédité à plusieurs milliers d'exemplaires avec un succès croissant. Bon nombre de vers sont restés populaires, entre autres ceux qui rendent hommage au zèle de M. l'abbé Quémar pour la réforme du breton de Tréguier.

Le ton énergique du poème fit donner à l'auteur le nom de *Barde du Méné-Bré,* en souvenir du vieux poète fameux établi sur cette montagne.

Mais si le prêtre catholique avait à sa harpe la corde d'airain de Gwenc'hlan, il en avait d'autres moins rudes : ses KANAOUENNO AR GWIR GRISTEN[1] (Chant du vrai chrétien), son MIZ KAER MARI[2], (Le beau mois de Marie), offrent un choix des plus doux cantiques à Jésus et à la Sainte Vierge. Composés et notés pour l'édification de ses paroissiens et l'honneur du dialecte de Tréguier, ils descendent chaque printemps en Cornouaille, où on les accueille avec joie comme d'aimables oiseaux de passage.

Un jour, l'auteur voulut les suivre et il nous a conservé le souvenir de son voyage, dans des vers pleins de sentiment :

« Notre Saint Père, Pie IX avait entendu dire qu'il existe dans l'évêché de Kemper une terre bénie, où la mère de Dieu, la Vierge toute puissante, aime à recevoir le peuple de la Basse-Bretagne, pays des homme de cœur.

» A cette vierge de Rumengol, que les Bretons appellent *la Dame de tous remèdes,* le Pape envoya deux couronnes d'or pur ornées de pierres précieuses, l'une pour elle, l'autre pour son petit enfant Jésus;

» Le trente du mois de Marie a lieu le pardon de Rumengol; il fut choisi et annoncé partout comme le jour où l'évêque de Kemper,

[1] A Guingamp, chez Tanguy.
[2] A Lannion, chez Le Goffic.

debout devant un autel, poserait sur leurs têtes les deux belles couronnes.

» En apprenant cette nouvelle, mon cœur tressaillit : j'étais fait depuis peu recteur de la bonne paroisse de Plougraz; je fis vœu d'aller ce jour-là à l'église de Rumengol, pour demander que ma chère paroisse ne devînt point mauvaise. »

Après avoir décrit ce pardon « où il faut aller, dit-il, pour voir la Bretagne d'autrefois, » le recueillement, la piété, les larmes de quarante mille pèlerins de tout costume, de tout dialecte, de toute condition, le poète arrive au couronnement de Jésus et de Marie sur un autel dressé en plein air, et sa poésie s'élève à une hauteur vraiment remarquable :

« Quand ma langue serait d'or, et mes paroles des perles, elles ne pourraient dire ce qui remua tous les cœurs : les quarante mille hommes n'avaient que deux yeux; toutes les bouches restaient muettes; Rumengol était dans le silence.

» Le soleil brûlant, ce roi du jour, second père de toute chose créée, était assis sur son trône le plus élevé, éclairant la nature; son front rouge comme du feu pétillait, son œil bouillait, son haleine dorait les bois, la lande, les champs et les prés.

» En voyant le diadème posé sur la tête de sa Reine, il fit éclater sa joie devant l'univers; de mille beaux rayons il forma un cercle pour elle, une couronne plus belle que l'arc-en-ciel.

» Ainsi par le ciel et la terre fut couronnée Marie.....

» On eût dit qu'elle était vivante, qu'elle venait du Paradis, qu'elle donnait aux Bretons, de la part de son Fils, une bénédiction! »

La fête terminée, le barde s'éloigne, mais non sans se retourner de temps en temps, avec un soupir, vers le clocher de Rumengol :

« Lorsque je fus loin de Rumengol, je m'arrêtai pour écouter les voix des pèlerins : ils chantaient de beaux *gwerz* achetés à des aveugles qui les avaient répétés le long du jour, dans les cimetières et aux alentours.

» Chantez-les, Bretons, car ce sont des poèmes remplis de talent et de verve et des meilleures expressions; des poèmes composés en

pur breton, et non en breton corrompu comme ceux dont il n'y a que trop dans les bouches franco-bretonnes. »

Kanit anezho, Breiziz, rag beza int gwerzou
Great gant skiant ha kalon, ha gant gwell-vad komzou;
Great int e brezonek mad, nann e koz vrezonek
Evel ar re zo kalz re e brezonek-gallek.

Et finissant par un salut cordial aux auteurs patriotes et intelligents dont il a admiré les vers :

« Bardes, qui avez fait en l'honneur de la Vierge ces poèmes si remplis de douceur, mille louanges à vous ! »

Parmi les poètes auxquels il offre des remerciements, il en distingue deux, l'un M. le Jeour connu précisément sous le nom de *Barde de Notre-Dame de Rumengol*, que sa dévotion à la Sainte Vierge rend bien digne de porter; l'autre M. le Jean dont les lecteurs de la *Revue* ont pu apprécier dernièrement le talent gracieux et original, en lisant son hommage *au mois de Marie.*

Ce dernier ne devait pas tarder à rendre hommage aussi, mais, hélas! un hommage funèbre au bon prêtre qui aima tant la Mère de Dieu. Voici la touchante élégie que M. Le Jean nous adresse : elle est accompagnée d'une prière délicate qui expliquera ce préambule :

Mad a rafec'h, Aotrou, oc'h ober eunn tammig hent araog va gwerzik; Barz-Menez-Bre *a drido he galon ouz omp hon daou, ma lez Doue anezhan da c'houzout petra a reomp evit-han.*

« Vous feriez bien, Monsieur, de préparer un peu la voie à mon petit poème : *le Barde du Méné-Bré* sentira son cœur tressaillir de reconnaissance envers nous, si Dieu lui permet de savoir ce que nous faisons pour lui. »

Klemvan ann Aotrou Karis.

Eur boulc'h nevez hirio ann deiz
Zo great, siouaz! e BREURIEZ-BREIZ :
Barz Menez-Bre a zo maro;
Eur c'holl braz eo da iez hor bro!

Hor bro, breur ker, n'az klevo ken :
Diskennet oud enn douar ien;
Hogen beva a ri bepred
Gand ann traou kaer ec'h euz savet.

Breman, e baradoz Doue,
Krog enn da delen adarre,
Ha kan war-n-hi kalz a werzou
D'hor Salver Jezuz, hon Aotrou.

Kan ivez d'ar Werc'hez-Vari
Ar c'hantikou rezoud d'ezhi;
Kan da Batrounez da vro ger
Heb divez meuleudiou kaer.

Lavar d'Ezhi derc'hel ar Feiz
E kalounou bugale Breiz;
Lavar d'ezhi derc'hel ho iez
Beo ha glan ato enn ho zouez.

Lavar ivez d'ar varzed koz
A zo gan-ez er baradoz
Ez euz barzed e Breiz-Izel
Hag a zalc'h huel ho baniel.

Barz ker, kousk e peoc'h er vered
Ebarz er vro ma oez ganed;
D'id e vezo skanv ann douar,
Douar ar vro n'eoked digar!

Beleg Doue war ar bed-man,
Ez oud enn env euruz gant-han,
Ha tost da iliz sant Jestin
Ec'h asavi kaer ha lirzin.

Diwar ar c'houmoul, gra eur zell
War da vro gez, war Breiz-Izel;
War da genvreudeur ar varzed,
A ra da ganvou holl kevret.

Ma mignoun Karis, kenavo;
Er baradoz ni nemgavo;

Pa vo ma c'horf e deeun ma bez,
E kanimp serz gand ann elez.

Élégie de M. Caris.

« Une nouvelle brèche aujourd'hui est faite, hélas! à la Confrérie bretonne : le barde du Méné-Bré est mort; c'est une grande perte pour la langue de notre pays!

» Notre pays, cher frère, ne t'entendra plus; on t'a descendu dans la terre froide; mais tu vivras toujours, grâce aux belles œuvres dont tu es l'auteur.

» Maintenant, dans le paradis de Dieu, reprends ta harpe, et fais entendre des chants nombreux en l'honneur de notre Sauveur, de Notre Seigneur Jésus.

» Chante aussi à la Vierge Marie les cantiques que tu composas pour elle; chante à la Patronne de ton cher pays de belles louanges sans fin.

» Prie-la qu'elle conserve la foi dans le cœur des enfants de la Bretagne; prie-la qu'elle conserve leur langue toujours vivante et pure parmi eux.

» Dis aussi aux vieux bardes que tu as trouvés dans le paradis, qu'il y a encore des bardes en Bretagne qui savent tenir haut leur bannière.

» Dors en paix, cher poète, dans le cimetière de la paroisse où tu es né; à toi sera légère la terre; la terre du pays n'est pas ingrate.

» Prêtre de Dieu en ce monde, tu es heureux dans le ciel avec Lui; et près de l'église de Saint-Gestin tu ressusciteras beau et brillant.

» Du haut des nues jette un regard sur ton pauvre pays, sur la Basse-Bretagne, sur tes confrères les bardes, qui tous portent ton deuil.

» Mon ami Caris, adieu! nous nous retrouverons dans le paradis: quand mon corps sera au fond de la tombe, nous chanterons avec les anges. »

Puisse Dieu exaucer les vœux de l'auteur de cette élégie! puisse le saint prêtre qui l'a inspirée en recevoir, là-haut, un surcroît de félicité! Ici-bas, ses parents, ses amis, ses confrères, sa chère paroisse *qui ne deviendra point mauvaise*, son Évêque lui-même, dont le grand esprit regarde « les services littéraires rendus au pays breton comme la chose qui honore le plus un diocèse ; » tous ceux enfin pour lesquels il prie, seront réjouis et consolés!

H. DE LA VILLEMARQUÉ,
Membre de l'Institut.

(Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée.*)

NANTES, IMP. DE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD, PLACE DU COMMERCE.